



Manège de la Place de l'Horloge.



Hôtel de Ville et Opéra Grand Avignon.

TOURNE ET TOURNE LE TEMPS

Le carrousel tourne et tourne, inexorablement, illuminé d'autant de lumières que l'homme a de rêves et de folies. Il trône place de l'horloge, comme le fou du roi. Le temps a passé, les hommes ont vécu, rêvé, batit encore et encore, nourrissant toujours ambition et intrigue, mais je ne retrouvai pas ma grandeur d'antan. Artistes, écrivains à scandale, imprimeurs, tisserands et teinturiers, aventuriers, tous viennent en ronde autour de ma Cité, accrochés à leur soif de gloire.

Les enfants, eux, sont prévenus : l'histoire ne se répète jamais, mais les hommes tournent en rond, ne sachant comment briser le sort et sortir des spirales infernales. Les enfants, souvent plus sages que leurs aînés, savent bien, lorsqu'ils galopent sur leurs fiers chevaux de bois, qu'ils s'arrêteront bientôt. D'ailleurs, le petit billet qu'on leur tend ne précise-il pas : « bon pour un tour » ? Si seulement j'avais pu distribuer plus de ces coupons de carton aux hommes qui firent et défirent ma Cité...



Opéra Grand Avignon.



À gauche : Rue Dorée.

Ci-dessus : Rue Peyrolerie.

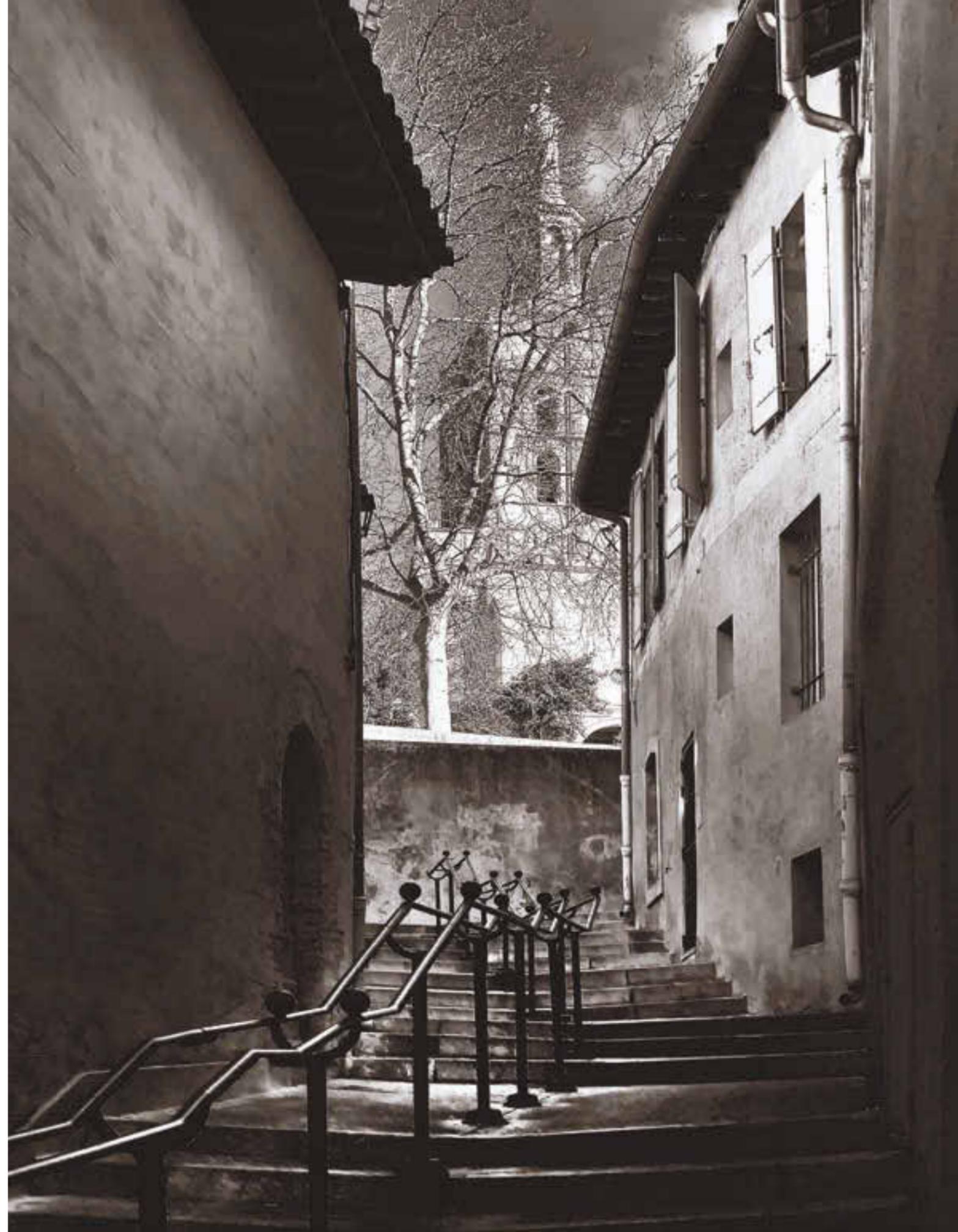


Escalier Sainte-Anne.



Ci-dessus : Chapelle des Pénitents Noirs.

À droite : Rue de la Pente Rapide.





Brocantes, place Saint-Jean-le-Vieux et place Pie.



Hôtel des Monnaies, Place du Palais des papes.

UN ÉTÉ 1944

J'ai eu peur. Peur quand la ville fut presque rasée par les Barbares, peur lors du siège et des représailles de 1226, peur quand les arches de mon pont ne furent plus réparées après 1669, peur quand la Révolution promit de faire tout disparaître de mes églises... Mais jamais je n'ai autant tremblé qu'entre le 27 mai et le 15 août 1944. Éloigné des fronts et peu concerné par l'Occupation, je préparais les fêtes d'été, des courses de bicyclettes et la fin de la guerre, sans tracas, le coeur presque léger. C'est alors que je vis monter du midi, sortant du soleil et du ciel azur, des oiseaux de métal qui scintillaient comme des dieux. Le vrombissement des bombardiers s'amplifiait et ce qui semblait une poignée de carlingues se transforma en centaines, embrassant tout le cercle de l'horizon. Ils étendirent leurs ailes et je vis de petites amphores tomber en chapelets de leurs soutes ventrues. La pierre, ma pierre si blanche, fut éventrée et soulevée en un instant,

les cris des habitants disparurent sous l'affreux hurlement des bombes, et les pluies de débris qui retombaient de ces éclatements recouvraient tout d'une cendre mortelle. Les chapelets atteignirent les rives de la Durance, les dépôts de train, la rue Saint-Ruf, éventrant la Porte Saint-Michel, pulvérisant les remparts sud, rasant les maisons apeurées, blotties les unes contre les autres ; ils éclataient aussi, au hasard, dans un vaste rayon, des kilomètres à la ronde. De mon Palais, je me vis mille fois disparaître, effacé, oblitéré... mais les chapelets s'arrêtèrent à chaque fois avant d'atteindre la place de l'horloge. J'en frémis encore et porte les plaies de ces éclatements sur certaines façades : si certains ont oublié d'où viennent ces stigmates, moi pas. Je ne sais ce qu'il y a de pire, de disparaître dans la poussière ou de survivre et d'être le témoin silencieux et impuissant de ses rues éviscérées...

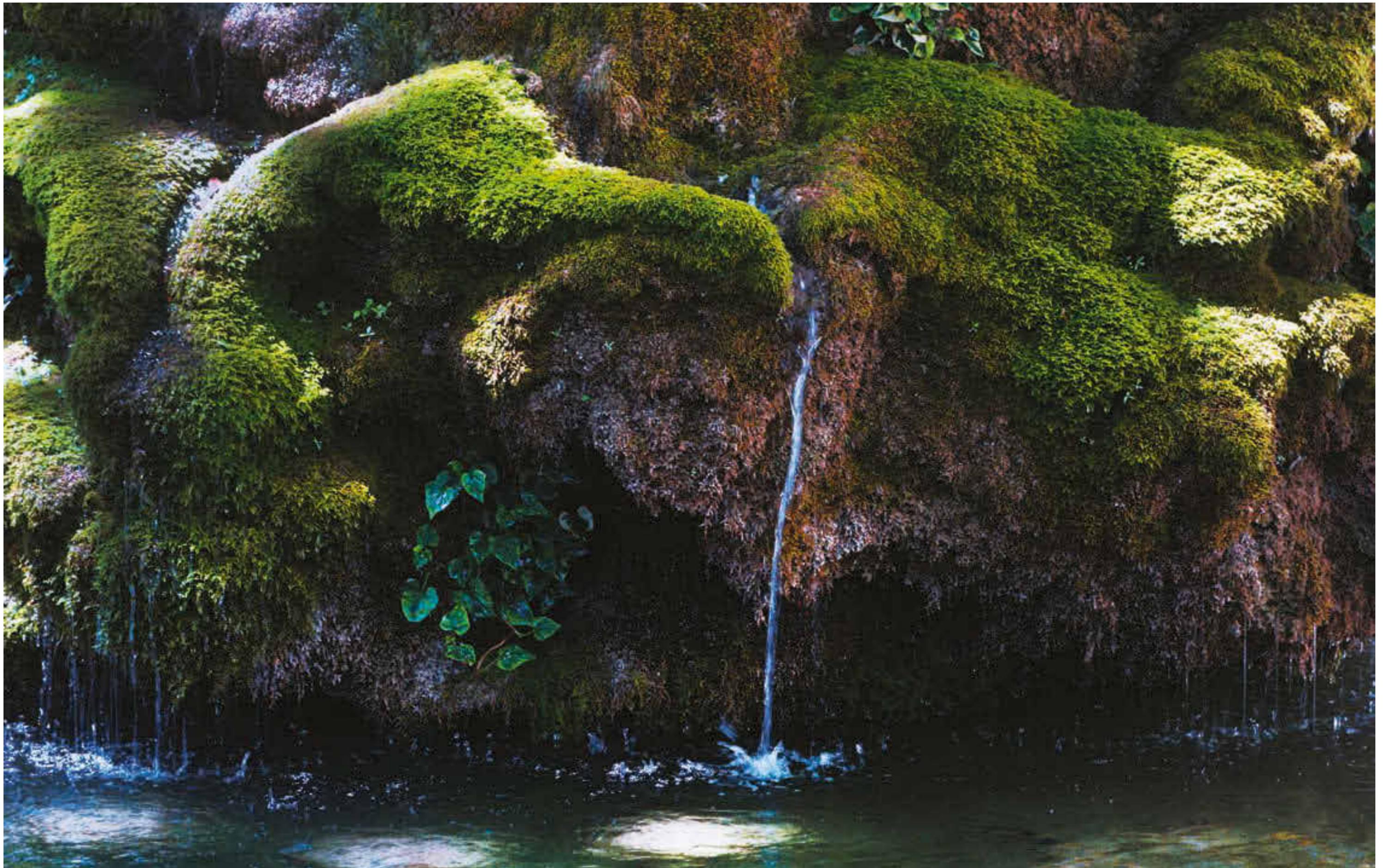


Place Crillon.



À gauche : Rue des Fourbisseurs.

Ci-dessus : Cour du Cloître Saint-Louis.





Ci-dessus : Musée Calvet. Ci-dessous : Musée Lapidaire.

